

Complainte de l'Hilda

Cent vingt hommes se noient près de Saint-Malo. Il y a parmi eux quatre vingt bretons du pays de Léon.



Les heures du malheur hélas
Jamais ne cessent de rôder
Et frappent tous les jours sans cesse
Où que ce soit les pauvres gens.

On n'entend que bruits et rumeurs
De malheurs et nouveaux malheurs
De ces malheurs qui tous les jours
Ici là frappent tour à tour.

Cette fois hélas c'est le tour
Des gens d'ici d'être frappés
D'un des malheurs les plus cruels
Qu'on ait jamais vu alentour.

Ce fatal dix-huit de décembre
Au cœur d'une nuit ténébreuse
L'Hilda au retour d'Angleterre
Dans la nuit sombra corps et biens.

A son bord cent trente personnes
Entre équipage et passagers
Tous sauf six sont morts noyés
Sans nul secours de nulle part.

Parmi eux quatre-vingts bretons
De Saint-Pol et de Plouescat
De Cléder, Tréfléz et Roscoff
D'autres paroisses du Léon

Qui avaient coutume d'aller
Tous les ans en grande équipée
Aux Anglais vendre les oignons
Qu'on a d'abondance en Léon.

Et voilà donc qu'ils revenaient
Le cœur joyeux pleins d'allégresse
Tout empressés de retrouver
Familles et terre bénies,

À mille lieues d'imaginer
Qu'ils cheminaient droit à la mort
Sans revoir leur chère famille
Sans remède ils perdaient la vie !

Partis au soir du vendredi
De Southamton port d'Angleterre
Ils devaient toucher Saint-Malo
Le lendemain au premier flot.

Olivier Caroff de Roscoff
Un Anglais du nom de Grunslér
Cinq bretons outre ce dernier
Premier chauffeur sur le Hilda.

L'Ada les mena aussitôt
À l'hôpital de Saint-Malo
Et c'est alors que l'on apprit
Cette atroce horrible nouvelle !

Mais au matin du samedi
Les vents soufflèrent en folie
Les vagues folles se dressaient
En montagnes sur le navire !

Lequel hélas comme une plume
Ballottée par le vent furieux
Volait de vague haute en vague
Comme un vaisseau sans gouvernail.

Il allait vacillant sans cesse
Sans cesse au bord d'être englouti
Tant la tempête se ruait
Depuis la pointe de Bretagne.

Il a cependant résisté
Et tenu tête tout le jour
Mais hélas à la nuit tombée
La mer se fait plus déchaînée 1

De surcroît plus il approchait
Plus le danger aussi croissait
A cause des récifs qu'on trouve
Auprès du port de Saint-Malo.

Il n'était plus temps d'accoster
L'heure propice était passée
Le retard s'étant aggravé
Par le vent qui soufflait au large.

Et la nuit leur tomba dessus
Une nuit froide et ténébreuse
De pluie de grêle et de grésil
Une nuit noire comme un four.

Personne n'y pouvait rien voir
Rien autour d'eux ne les guidait
Feu de phare ou lueur aucune
Ne leur indiquait le chemin !

Brusquement la quille heurta
Un récif dans un grand fracas
Le vaisseau dressé par la proue
Frémit comme tremble une feuille !

Par l'écueil hélas éventré
Il fut cassé en son milieu
La mer aussitôt se jeta
Hurlante sur les pauvres gens

Mais poussés par un vent furieux
Et par des vagues déchaînées
Les pauvres corps noyés allèrent
Jusque du côté de Saint-Cast.

Alors la mer comme lassée
De les tenir dans ses eaux froides
Les rejeta comme en colère
En plusieurs groupes sur les grèves.

Le capitaine alors déclara : ,
« Pas de panique au nom de Dieu
Détachez les embarcations
Et sauvez-vous en toute hâte ! »

Il n'avait pas fini de dire
Que la mer les ensevelit
Et navire et barques et gens
Emportés au fond de la mer !

Quelques uns cependant sautèrent
Dans une barque mais que faire
Où aller où se diriger
Où trouver le moindre salut ?

Car outre qu'ils n'y voyaient rien
Au milieu de la mer immense
Ils avaient perdu tout repère
Pour fuir l'affreuse mort certaine.

Quelques uns pendus en essaim
Aux vergues ou bien aux gréements
S'efforçaient d'échapper aux vagues
Dans l'espoir de quelque secours.

Mais le temps était si glacé
Que de tous leurs membres gelés
Plusieurs lâchant prise et tombant
Furent happés avant le jour !

Certains qui étaient morts glacés
Demeurèrent ainsi pendus
Comme des corps encor vivants
Qui vit jamais mort si cruelle !

Le lendemain matin l'Ada
Faisant route pour l'Angleterre
Sur son chemin vit cette grappe
Et voulut leur porter secours.

Mais quel effroi quelle épouvante
N'eurent-ils pas en découvrant
Que beaucoup déjà trépassés
Pendaient ainsi saisis de mort !

Six seulement vivaient encore
Louis Rozec de Plouzévéde
Paol-Mari Penn Jean-Louis Mouster
Et Tanguy an Aod de Cléder.

Seul un cœur dur résisterait
À voir les parents éplorés
Se jeter sur ces corps sans vie
Et les baigner de flots de larmes !

Plus endurci serait encore
Qui passerait par le Léon
Sans un regard de compassion
Pour tant de pauvres sans soutien !

Le Hilda perdu corps et biens
Coulé sur l'écueil des Doriou
Tout près du port de Saint-Malo
Quelques cent trente âmes à bord !

Saint-Malo alors envoya
Maintes barques de tous côtés
Pour essayer de retrouver
Quelques uns des corps des noyés.

Seul un coeur dur ne pleurerait
A Saint-Cast pendant ces jours-là
De voir l'église entière emplie
Par les corps de tous ces noyés.

De voir l'église entière emplie
Et au cimetière une fosse
Grande ouverte pour accueillir
Ceux que nul ne viendrait chercher.

Combien d'entre eux n'ont-ils perdu
Ou bien un fils ou un époux
Et qui n'avaient personne d'autre
Pour gagner leur pain quotidien !

*Kolaig P. est Hervé Nicolas Pennarun.
Né à Landrévarzeg,
il mourut à Quimper
le 13 mai 1919.*

Traduction – Jean Prigent